

**Anikó Sebestény**

**Les funérailles à Bali – un calme émotionnel construit**

**Version finale**

*à paraître en mars 2017 dans le N°30 de l'Internationale de l'Imaginaire, Éditions de la Maison des Cultures du Monde et Babel Actes-Sud.*

Lors de nombreux rituels funéraires de par le monde, la tonalité émotionnelle dominante est la tristesse, exprimée et réverbérée par des chants et musiques cérémonielles, portée parfois par les lamentations des pleureuses. Or, à Bali, on n'est pas censé pleurer lors des funérailles. Au-delà de l'aspect souvent spectaculaire de la procession d'une foule de participants en tenue cérémonielle, marchant dans la rue au son d'une musique rythmée résonnant au loin, portant des tours funéraires souvent majestueuses qui seront finalement dévorées par les flammes, ce qui touche et étonne, c'est le calme de l'atmosphère de la cérémonie. C'est cet aspect des funérailles balinaises que je compte explorer ici.

Certains guides de voyage avancent que puisque les Balinais sont Hindous et croient en la réincarnation, la mort ne les rend pas tristes. C'est ce que rapportent également certains observateurs que l'on aurait pensé plus attentifs. Les anthropologues Margaret Mead et Grégory Bateson (1942) ont été fascinés par la culture balinaise et en ont produit des comptes rendus très riches. Concernant ce sujet, ils ont cependant présenté les Balinais comme les personnes les plus éloignées qui soient de « nous » les Occidentaux. Or, d'après ce que j'ai vu et vécu, les Balinais sont fait de la même matière humaine : ils ressentent la tristesse du deuil. Cependant, leur conception des émotions, et surtout de la manière dont il convient de les gérer, d'y laisser libre cours ou pas, est différente de ce qui est généralement convenu dans les pays occidentaux. M'appuyant sur plus de trois années de présence en tant qu'anthropologue dans le sud de Bali dans les environs de Denpasar, Sanur et Ubud, ayant partagé la vie quotidienne de plusieurs familles et ayant été amenée à participer, malheureusement, à de nombreuses funérailles de personnes inconnues mais aussi de personnes m'étant proches, je souhaite présenter ici ce que j'ai pu voir et comprendre de la manière dont les Balinais gèrent les émotions dans le cadre des rituels funéraires. Puisque mes connaissances dans ce domaine ont été acquises au travers d'échanges personnels ainsi que le vécu de situations et d'émotions partagées, j'ai considéré nécessaire d'inclure à certains endroits la description de mon ressenti personnel à côté de celui des protagonistes.

## Crémations et doubles funérailles

Avant de présenter les pratiques de gestion des émotions liées au deuil, je vais tout d'abord situer les funérailles balinaises et en donner une description générale. L'Indonésie, pays à majorité musulmane, est un immense archipel de deux cent cinquante millions d'habitants. Bali en est une petite île abritant une population d'environ quatre millions et demi de personnes, et est devenue une destination touristique très en vogue (Picard, 1992). La religion majoritaire et emblématique de l'île est l'hindouisme balinaise. Cette religion présente des similitudes par rapport à l'hindouisme de l'Inde, mais aussi d'importantes différences (Guermonprez, 2001), notamment au niveau de la réincarnation qui, à Bali, est conçue comme ayant lieu au sein de la lignée de descendance.

En ce qui concerne les funérailles, la crémation du corps est l'étape nécessaire pour que le défunt puisse accéder à l'au-delà, devenir un ancêtre, et pouvoir un jour se réincarner.<sup>1</sup> Les personnes des hautes castes et les prêtres bénéficient généralement d'une crémation dès leur décès. Il s'agit cependant d'une cérémonie onéreuse que peu de familles peuvent assumer seules. Ainsi, la cérémonie célébrée après un décès est souvent un enterrement, où les frais rituels sont moindres, en attendant de réunir l'argent nécessaire pour la crémation, qui aura lieu plusieurs mois ou années plus tard. Il arrive souvent que plusieurs familles s'associent pour effectuer ensemble une partie des rituels, ce qui permet de partager les coûts.

Il existe également des crémations collectives, que de nombreuses communautés locales *banjar* organisent à intervalles réguliers de plusieurs années pour tous leurs membres enterrés. Ainsi, dans ces communautés, aucun mort, même ceux des familles les moins nanties, ne reste dans la terre du cimetière plus de quelques années. Dans certaines régions et communautés locales, l'esprit égalitaire se manifeste dans le fait que personne ne « part tout seul avant les autres » : il n'y a pas de crémations individuelles, seulement collectives ; tous les morts sont enterrés dans l'unique cimetière au fur et à mesure des décès, quel que soit leur statut. Ils sont ensuite tous exhumés le même jour pour la grande crémation collective. Chaque famille s'occupe de ses morts, leur offre une bière mortuaire (*badé*) décorée en fonction de la caste et des moyens financiers de la famille. Certaines ont une forme de taureau, de lion, de poisson, d'autres sont plus simples. Les statuts sociaux sont donc réaffirmés, et cependant tous, riches et pauvres, nobles ou non-nobles, brûlent leurs morts dans le cadre de la même grande cérémonie, le même jour, dans le même espace du cimetière. Par le feu, le corps physique se désagrège, les os éclatent. Les restes, cendres et fragments d'os, sont ensuite rassemblés, entourés de tissus, puis après plusieurs étapes rituelles

---

<sup>1</sup> Comme pour toute chose, on trouve des exceptions : de rares groupes balinaise suivent d'autres procédures funéraires, notamment les « Bali Aga » de Trunyan.

complexes<sup>2</sup>, sont finalement confiés à la mer ou à un cours d'eau qui y conduit. Chaque élément retourne à la nature, comme le formulent les personnes avec lesquelles j'ai eu l'occasion d'en parler. Le corps physique disparaît entièrement. L'âme (*roh*), libérée, peut devenir ancêtre. Cet ancêtre sera rappelé dans l'espace domestique par une série de cérémonies ultérieures, et viendra siéger dans l'autel des ancêtres que l'on trouve dans chaque cour balinaise. Il pourra ainsi suivre le sort de ceux restés en vie, et un jour se réincarner dans un des descendants de la famille.<sup>3</sup>

Il apparaît qu'un décès sera suivi d'un enterrement ou d'une crémation en fonction de différents facteurs comme la richesse, le statut social et la tradition de la communauté locale d'appartenance. Qu'il s'agisse d'enterrement ou de crémation, la cérémonie est très importante et appelle la participation de la communauté locale (*banjar*).

A l'instar de Houseman (2003), je considère comme pratique rituelle les comportements établis à l'avance, prescrits, bien qu'effectués avec une certaine marge d'improvisation, comme la pratique d'enterrer le mort, ou de laver collectivement le corps du défunt. Ces actions rituelles orchestrent des ressentis et émotions, sans les déterminer tout à fait, et structurent les funérailles. Nous allons cependant ici nous intéresser surtout à un autre niveau des pratiques funéraires : la gestion des émotions liées au décès. Celles-ci sont également indépendantes du type de cérémonie, enterrement ou crémation. Ces éléments de comportement ne sont pas prescrits, mais ils reviennent particulièrement souvent, sous différentes variantes, dans le contexte des funérailles.

### **Tonalité émotionnelle : garder le calme interne et ambiant**

C'était peu avant l'aube, à 5 heures du matin, le jour de la crémation collective dans le cimetière à Guwang. Il s'agissait d'une de ces communautés où « on ne part pas tout seul avant les autres », comme on me l'avait expliqué. Les hommes de la famille que j'accompagnais creusaient la terre dans la grisaille matinale, et arrivèrent jusqu'aux ossements enfouis.

« C'est grand-père, lui ? » demanda joyeusement un jeune garçon d'une dizaine d'années en brandissant un crâne moyennement couvert de terre.

« Oh non, ça doit être grand-mère » lui répondit sa tante d'un large sourire ; elle prit le crâne, le plongea dans un seau d'eau et le lava vigoureusement. De plus en plus d'ossements étaient remontés, lavés et empilés, et au fur et à mesure de l'amoncellement des os, une sorte d'impatience montait, s'accumulait. Il y eut un moment où tous ceux de la famille qui étaient présents se sont

<sup>2</sup> J'ai développé ailleurs les étapes des rituels funéraires : voir Sebestény, 2014 et 2015. Voir également Eiseman (1998).

<sup>3</sup> Pour une présentation plus nuancée de la relation aux ancêtres, voir Sebestény, 2015.

attroupés autour du seau pour toucher les os et les laver un peu, animés d'une légère vague de frénésie joyeuse qui me parût quelque peu déroutante. Cette étape passée, l'ambiance se calma. Le soleil se leva, je découvris une cinquantaine de tombes béantes dans le cimetière. On rentra se reposer et boire du café.

Cette gaité manifeste, peut-être un peu surjouée, était-elle un aspect du rituel ? Est-il vrai, comme l'écrivent certaines brochures pour touristes et récits de voyage, que puisqu'ils croient en la réincarnation, les Balinais ne sont pas tristes à la mort de leurs proches ? Ou bien cette attitude est-elle la manifestation d'un principe de comportement plus général dans la culture balinaise ? Je vais montrer que cette dernière hypothèse est la plus pertinente, bien que l'aspect rituel soit également présent.

Le contrôle des émotions est une attitude largement valorisée et considérée comme bénéfique dans la culture balinaise, au-delà même du contexte des funérailles. La pratique de la discipline des émotions que j'ai pu observer correspond bien à celle décrite notamment dans les travaux d'Unni Wikan, qui montre que la capacité à rester calme est très valorisée en toute circonstance. « Sois heureux, sois parfait, sois content dans ton cœur » est un mantra de prêtre cité dès les premières pages de ce livre au titre révélateur : *Gestion des cœurs turbulents : une formule balinaise pour vivre* (Wikan, 1990). L'auteur montre que des situations de crise, notamment de deuil, sont affrontées en arborant un comportement gai et serein, au moins en apparence. En effet, sombrer dans la tristesse est considéré à Bali comme très dangereux, pouvant rendre gravement malade et devant être évité. Ainsi, lorsqu'une personne est en peine, a un deuil, est malade, la famille et les amis se réunissent autour d'elle. J'ai pu le voir plusieurs fois dans mon entourage à Denpasar. Lorsqu'un membre du voisinage avait des problèmes de santé, toute la famille s'attroupait. On ramenait les enfants, on les laissait courir et jouer dans la cour, rire, et on riait avec eux en tenant compagnie au malade. Il s'agissait de se réunir et d'être joyeux ensemble. Ce principe est accepté même dans les hôpitaux balinais, où les membres de la famille ramènent des nattes, s'installent et restent dormir la nuit à côté des malades. Dans le cas d'un décès, il s'agit d'être au moins serein, car les émotions douloureuses et fortes sont dangereuses. Notons que cette approche est très éloignée de la conviction largement partagée dans les sociétés occidentales selon laquelle exprimer, parler d'une douleur aide à la résoudre. Elle est en fait son contraire : la conduite adoptée à Bali est justement d'en parler peu, d'être serein autant que possible, entouré de la famille et d'amis. Il s'agit de se détacher de la douleur pour l'apaiser.

Ce mode de gestion des émotions se manifeste clairement lors des funérailles. Tout le monde se contient, les participants paraissent sereins. Il ne s'agit pas de rire et sourire tout le temps,

cependant, ce n'est ni interdit, ni mal vu, au contraire : on peut rire, sourire, raconter des blagues. L'amplitude des émotions que j'ai observée allait généralement d'un état de calme pensif à des manifestations de gaieté. Il se crée une atmosphère de calme partagé auquel les participants vont ajouter des traits d'humour, des rires, autant de touches de bonne humeur qui vont teinter l'ambiance générale.

Dans le cas des funérailles collectives à Guwang, il s'agissait de secondes funérailles prévues depuis longtemps. Il n'y avait donc pas le choc d'un décès inattendu, et les défunts étaient des grands-parents décédés à un âge avancé : ce qui se passait pouvait être perçu comme étant dans l'ordre des choses. En dépit de tout ceci, il y eut quelques larmes, mais la sérénité générale était bien gardée.

Lors d'autres funérailles auxquelles j'ai assisté dans le sud de Bali, près de Pemogan, il s'agissait d'un décès inattendu : l'enterrement de la mère d'Ina, une amie. Elle faisait partie d'un petit cercle d'amis proches dont je faisais partie depuis quelques mois. Ces jeunes, de 20 et 21 ans, poursuivaient ensemble des études d'anglais à l'université de Denpasar. Nous fréquentions tous un cours de yoga auquel la mère et la fille participaient, et nous retrouvions régulièrement en-dehors. Nous avons tous rendu visite à la maman d'Ina à l'hôpital. Elle avait moins de cinquante ans. Elle a été terrassée en quelques jours par une maladie dont on n'est pas censé mourir à cet âge-là : la fièvre dengue. C'était inconcevable. Je me suis donc retrouvée à observer l'enterrement d'une amie.

Lorsque nous avons appris la nouvelle du décès, nous nous sommes rendus là où habitaient Ina, sa mère et plusieurs autres membres de la famille. Nous sommes arrivés en tenue cérémonielle, portant un *kamben* (rectangle de tissu noué autour de la taille) et une ceinture, comme il se doit dans ces cas-là. La maison grouillait de gens. Certains allaient et venaient, servaient du café, s'affairaient aux préparatifs rituels, d'autres restaient assis. La porte de la chambre d'Ina était entrebâillée. On la voyait dormir après une longue nuit de veille. Sa cousine était installée au pied de son lit : visiblement, on lui tenait compagnie même dans son sommeil. La sœur de la défunte, une dame corpulente et très énergique, était installée à une table. Je me suis assise à côté d'elle, nous avons discuté. Elle m'a parlé d'Ina, disant que c'était une jeune femme exceptionnelle. J'ai appris que le père d'Ina était décédé avant la naissance de sa fille, laissant une veuve enceinte. L'accouchement avait été long et difficile, et la mère d'Ina semblait déjà abandonner la lutte pour rester en vie, perdant conscience. Cette dame avec qui je parlais a raconté qu'à ce moment-là, elle avait « engueulé » sa sœur.

– Je lui ai dit que si elle comptait mourir, qu'elle le fasse, mais qu'elle ne compte pas sur moi pour élever sa fille ! Je la mettrai à la rue, à l'orphelinat, c'est tout ce qu'elle mérite, quelle honte de

se laisser aller comme ça ! Le médecin et les infirmières étaient bien étonnés. A ce moment-là, la mère d'Ina a repris conscience, a poussé un grand cri et l'enfant a jailli d'un coup, sans pleurer, et a regardé autour d'elle d'un air inquisiteur. J'ai tout de suite su que ce serait une personne exceptionnelle, et forte. Elle s'en sortira.

La sœur de la défunte avait la voix chargée de fierté et d'énergie. Puis, il y a eu un changement d'intonation.

– Elle s'en sortira, Ina. Ça la rendra plus forte. – Ses yeux se sont remplis de larmes. Elle est passée de l'indonésien à l'anglais. – *It is certainly a blessing in disguise*, – ce que l'on peut traduire par 'c'est certainement utile à quelque chose', ou mot à mot : 'C'est une bénédiction déguisée'. – Ina est forte, elle s'en sortira – a-t-elle réaffirmé, en larmes. Elle s'est repris, a ravalé ses larmes, et nous avons parlé d'autre chose.

– Viens, Ina va prendre une douche (*mandi*) – un ami d'Ina m'appela pour aller les rejoindre. Ina s'était en effet réveillée, et elle se dirigeait vers l'appartement voisin, là où elle et sa mère avaient vécu depuis toujours. Son groupe d'amis les plus proches, dont je faisais dorénavant partie, l'accompagnait. Ces jeunes avaient 21 ans pour la plupart, et géraient la situation avec calme et sérieux. Nous nous sommes installés dans le salon de l'appartement en attendant qu'Ina se prépare. Une fille du groupe a cherché un balai et a balayé la pièce, une autre feuilletait un livre où la mère décédée avait laissé des annotations, elle en lisait quelques-unes à voix haute. Ina est allée dans la salle de bain. Comme partout à Bali et en Indonésie, il y avait un grand bac où l'on faisait couler l'eau (froide). On y plonge une grande cuillère en plastique dont on déverse le contenu sur soi. La fraîcheur de chaque cuillerée n'est ressentie qu'une seconde : on est sous les tropiques. Dans la salle de bain, on entendait Ina s'asperger vigoureusement avec l'eau froide. Elle chantait une chanson joyeuse en anglais. La douche terminée, elle a enfilé une tenue de cérémonie et est apparue souriante. Elle a dit qu'elle était reconnaissante à ses parents de l'avoir élevée et de l'avoir aimée autant. Nous sommes retournés tous ensemble dans la partie de l'ensemble domestique où se trouvait la famille et les convives.

Cette description d'une partie du déroulement des événements montre deux personnes très proches de la défunte, la sœur et la fille, chacune très touchée par la perte. Nous voyons qu'elles ne cherchaient pas à s'isoler et que la famille et les amis les accompagnaient là où elles allaient, même pour dormir ou prendre un bain. Elles ne se laissaient pas aller à la tristesse, et ne parlaient pas de tristesse ou de perte. La sœur de la défunte m'a raconté avec entrain une histoire où elle avait vaincu la mort, puis a, en larmes, affirmé qu'il y avait certainement un aspect positif à ce qui s'était passé. La fille de la défunte a pris une douche vigoureuse en chantant joyeusement, puis a gardé le sourire

et a eu des paroles reconnaissantes pour tout ce qu'elle avait reçu de sa mère. Il apparaît que là, chez soi, avec la famille, elles s'investissaient toutes les deux pour non seulement garder leur calme, mais pour se pousser au-delà de la tristesse, avoir de l'entrain. Elles étaient activement soutenues par les proches qui les entouraient. Plus tard, lors de différentes étapes des rituels funéraires qui se déroulaient en dehors de l'espace familial, elles se montraient toutes les deux sereines. Nous avons pu voir que cette sérénité visible n'était pas un état statique, donné d'emblée et facile à atteindre. Chacune y travaillait, et bénéficiait du soutien de l'entourage pour y travailler.

J'ai assisté aux préparatifs de trois autres funérailles chez des familles que je connaissais bien. Dans deux cas, j'ai vu les personnes proches du défunt afficher des attitudes de paix. Cela n'excluait pas les paroles au contenu triste. Le premier cas est celui des funérailles de la mère d'une autre jeune fille du même groupe d'amis, elle aussi décédée de façon subite et inattendue, quelques mois avant la mère d'Ina. Le soir de la première veillée, la jeune fille nous a raccompagnés à nos motos, et nous a dit en souriant : « J'ai envie de pleurer. Je ne sais pas, j'ai envie de pleurer. ». Elle se contenait et souriait, et nous lui avons souri en retour. Nous avons échangé des sms jusque tard dans la nuit. Le deuxième cas était le décès du beau-frère d'une amie. Il s'était suicidé. Cette amie m'a confié en souriant qu'elle regrettait beaucoup de ne pas lui avoir parlé trois jours auparavant, lorsqu'il était venu leur rendre visite.

– Il est arrivé, il est resté assis en silence dans le salon... puis il est reparti. Je n'ai pas eu le temps de lui parler, il y avait les enfants, d'autres convives... Si j'avais su qu'il avait des problèmes si graves, si j'avais pu lui parler, l'écouter... il serait peut-être encore en vie. J'aurais pu lui proposer de rester chez nous quelques temps. Il y a de la place, on l'aime bien.

Elle m'en parlait avec un grand sourire, je l'écoutais et répondais avec un grand sourire également. Il était évident pour moi qu'elle était dévastée par cet événement. Elle n'avait aucunement besoin de montrer de la tristesse pour que je le sache. La sensation que donnait cette conversation était qu'on s'appuyait l'une sur l'autre avec nos sourires.

Participer à ces funérailles et en parler par la suite avec cette amie m'a permis de comprendre encore mieux la manière dont la douleur de la perte est gérée à Bali. Les personnes touchées et leur entourage, par leur attitude, le ton de leurs paroles, construisent ensemble une atmosphère de calme des émotions. Chacun y contribue individuellement en se surveillant et se gérant soi-même, en se gardant d'exprimer trop sa douleur. Cela crée une atmosphère relativement apaisante sur laquelle chacun peut s'appuyer (Piette, 2013) pour continuer à conserver une attitude de calme. Des pensées tristes peuvent être exprimées, cependant, elles le sont en adoptant une attitude de sérénité. Ainsi, la jeune fille a dit qu'elle avait envie de pleurer, mais elle l'a dit en

souriant. De même, ma voisine m'a parlé de son regret de ne pas avoir pu aider son beau-frère et éviter le suicide, mais elle l'a dit aussi en souriant.

Ce dernier exemple montre aussi que si à Bali, les principes de soutien émotionnel donnent des outils efficaces pour s'entre-aider dans des situations difficiles, en revanche, cela ne veut pas dire que tout se passe toujours pour le mieux. Comme partout ailleurs dans le monde, des oppositions graves peuvent exister entre les gens, comme dans le cas de ce suicide. La mère de cet homme était décédée alors qu'il était encore très jeune, son père s'était remarié, sa belle-mère le méprisait. Il habitait au village avec son père et sa belle-mère, il n'avait ni travail, ni femme, il avait déjà la trentaine. Il a bu de la mort-aux-rats. Tout n'est pas parfait à Bali non plus.

Cependant, le fait qu'il y ait une pratique largement partagée de gestion des émotions donne les moyens aux Balinais de soutenir leurs proches. J'ai pu voir les amis d'Ina s'occuper d'elle. Lorsque j'avais leur âge, 21 ans, la mère d'une amie est décédée en Hongrie. Je n'ai pas su comment me comporter. J'avais peur de blesser cette amie, je ne savais pas quoi lui dire, et du coup, je l'ai très peu soutenue dans cette période difficile. Il me semble que les grandes funérailles collectives à Bali, auxquelles tous les membres de la communauté locale se doivent de se rendre, servent aussi à apprendre, dès le jeune âge (puisqu'on fréquente ces rituels dès le jeune âge) à soutenir ceux qui sont en deuil, y compris soi-même lorsqu'on se retrouve dans cette situation.

## **Le rappel à l'ordre**

Nous en arrivons à un aspect corollaire de cette pratique de gestion des états émotionnels : si les gens surveillent leurs proches pour ne pas les laisser sombrer dans le désespoir, ils peuvent aussi les rappeler à l'ordre, parfois de manière vigoureuse, s'ils se laissent aller.

Nous avons vu un tel exemple dans l'histoire de l'accouchement racontée par la tante d'Ina. La mère d'Ina, à moitié inconsciente, semblait avoir déjà renoncé à la vie. Quelque mois auparavant, une moto avait percuté l'homme qu'elle aimait, ils n'avaient été mariés que quelques mois. Dans cette situation extrême où la douleur de la perte représentait un véritable danger de mort pour elle et son enfant si elle s'y laissait aller, sa sœur ne lui a offert ni empathie, ni sourire, mais lui a crié des menaces. Ce rappel à l'ordre qui peut sembler brutal a peut-être sauvé la vie de cette femme : elle est revenue à elle, et Ina est née.

J'ai pu moi-même observer deux autres rappels à l'ordre. L'un, beaucoup plus doux, a eu lieu lors de la deuxième soirée de veillée pour la mère d'Ina. En arrivant le soir, la tante d'Ina (la sœur de



la défunte) a pris Ina dans ses bras pour la saluer, et a fondu en larmes. La voix tremblante, elle a parlé de l'injustice de cette mort. Personne n'a pleuré avec elle. J'avais une boule dans la gorge, et il me semble que d'autres personnes ressentaient également une vague d'émotion de tristesse les envahir, mais tout le monde s'est contenu. Ina, après avoir écouté sa tante une minute ou deux, lui a parlé avec le sourire et d'une voix apaisante, disant qu'on ne pouvait plus rien faire, que sa mère avait eu une belle vie, une mort rapide et paisible, qu'il n'y a pas à s'en faire. Sa tante s'est lentement apaisée.

Un deuxième exemple : la mère d'une voisine à Denpasar est décédée un matin, d'une maladie qui avait duré longtemps. Sa fille a crié, tout le voisinage est arrivé en courant. Nous étions de plus en plus nombreux dans la petite cour. Le médecin voisin est arrivé, est rentré dans la chambre à coucher, puis en est ressorti blême. Il s'est assis dans la cour et il est resté là, les yeux rivés devant lui, pendant de longues minutes. La fille, trentenaire, s'était occupée seule pendant de longues années de sa mère malade et de sa petite sœur déficiente mentale : elle était la chef de famille. D'habitude pleine d'aplomb, elle pleurait et criait rageusement. Au bout d'un certain temps, que je ne saurais pas évaluer précisément car cela semblait à la fois long et court, mais certainement pas plus d'un quart d'heure, le médecin est sorti de sa torpeur et s'est levé de sa chaise. Il s'est tourné vers elle et lui a dit, d'un ton autoritaire, d'arrêter tout de suite. Elle a continué. Il l'a menacé de l'enfermer dans la maison d'à côté si elle continuait. Petit à petit, elle s'est contenue et a arrêté ses cris. Plus tard, elle apparaissait calme. Dans la soirée, elle a reçu les convives pour la veillée, a accepté avec grâce les sacs de sucre et le café que les gens apportent dans la maison des morts. Je suis allée la voir le lendemain, et c'est avec un grand calme qu'elle a accepté ma participation aux frais rituels. Elle avait l'attitude sereine qui est de mise lors des événements tristes. Elle m'a dit, calmement, en me montrant l'autel des ancêtres dans la cour :

– Et pourtant, je venais de le faire refaire. – J'ai acquiescé. Les ancêtres sont censés protéger leurs descendants, surtout si on leur témoigne du respect, par exemple en prenant soin de leurs autels. Effectivement, ce n'était pas juste. A présent, elle l'exprimait calmement.

### **Ritualisation, lavage du corps et tendresse**

Je voudrais à présent aborder certaines pratiques rituelles liées aux funérailles qui soutiennent le contrôle des émotions présenté jusqu'ici. Dans ce cadre, je voudrais également présenter un autre élément de la tonalité émotionnelle des funérailles : la tendresse exprimée envers

le défunt. Cet aspect apparaît dans des formes variables, n'est peut-être pas toujours présent, mais je l'ai observé lors de chacune des célébrations où je connaissais bien les participants.

La tendresse pour le défunt était exprimée notamment lors d'une étape qui a lieu invariablement lors de toutes funérailles : le lavage du corps. Lors des funérailles de la mère d'Ina, une sorte de lit avait été installé au milieu de la large cour familiale. La défunte était allongée, recouverte d'un tissu blanc qui cachait ses parties intimes, laissant nus ses bras et jambes. Elle venait de mourir depuis peu, elle avait l'air de dormir. Plus d'une centaine de personnes étaient réunies dans la cour. Une grande cuillère en plastique coloré, de celles qu'on utilise au quotidien pour verser l'eau sur soi dans la salle de bain, circulait de main en main. La famille proche donnait ainsi son dernier bain à la défunte. On plongeait la cuillère dans un seau d'eau posé à terre, et on en versait, doucement, sur une partie du corps, le bras, la jambe, en frottant un peu la peau blême, avec beaucoup d'attention et de tendresse. La famille proche formait un cercle autour du corps allongé, ils se passaient la grande cuillère, le savon. Toutes les autres personnes présentes se pressaient derrière eux, et regardaient. Il se produisait ainsi une confrontation très directe avec la réalité de la mort, par la vision de ce corps allongé pour le dernier bain, plus encore pour ceux qui touchaient le corps. Et dans le même temps, la manière d'effectuer cette toilette, avec tendresse, calme et attention, contredisait la mort, faisait apparaître et ressentir la continuité de la relation avec la personne allongée là. Par cette attention témoignée par la famille proche et toute la communauté réunie, la défunte apparaissait, au centre de cette attention, bien plus une personne à part entière allongée sur un lit qu'un cadavre inanimé.

La défunte a ensuite été soulevée et placée à un autre endroit dans la cour : dans le *balé*, une bâtisse avec un toit mais ouverte sur les côtés, et située en hauteur. Si le lavage collectif du corps est une étape nécessaire, majeure et incontournable du traitement funéraire, en revanche, celle qui a suivi, le maquillage de la défunte, est optionnelle, ou pourra recevoir plus ou moins d'emphase en fonction des régions, des familles, des individus. Dans le cas décrit, Ina a pris les choses en main. Elle se tenait debout proche de la tête de sa mère et lui parlait en la regardant, avec un grand sourire et beaucoup de gentillesse. Elle lui a appliqué du rouge à lèvres. Elle lui a ensuite présenté un miroir, pour qu'elle s'y regarde, tout en continuant de lui parler, puis a acquiescé, comme si sa mère avait exprimé son contentement. Je me souviens avoir regardé Ina, 21 ans, fine et au visage encore enfantin, s'adresser ainsi à sa mère, debout à côté d'elle en haut du *balé* où elle était allongée, lui parler, lui sourire, et j'ai ressenti une profonde admiration pour la force de cette jeune femme. Je n'en ai pas parlé avec les autres amis, mais nous avons échangé des regards, et il me semble bien que ce sentiment était partagé. Il fallait une force surhumaine pour assurer ce rôle dans ce rituel,

garder le sourire, ne pas fondre en larmes. Il me semblait clair que moi, je n'en aurais pas été capable. Le comportement d'Ina semblait léger, aérien. J'avais l'impression de regarder un funambule passer au-dessus de la foule, très haut, sur un fil très fin, sous le feu des projecteurs – il n'y avait pas de projecteurs, mais le *balé* était en hauteur, elle était exposée à la vue de tous –, effectuer des mouvements de danse avec légèreté, en équilibre au-dessus d'un abîme sans basculer dans le vide. J'étais impressionnée par la force d'Ina. Et je ressentais aussi l'importance de la présence du groupe d'amis à cette cérémonie : nous étions ses assistants positionnés au sol, surveillant et admirant chaque geste du funambule, désirant de toutes nos forces qu'elle y arrive, à défaut de pouvoir l'aider à ce moment-là.

Nous nous sommes ensuite tous rendus au cimetière pour l'enterrement. Là, différentes étapes rituelles eurent lieu. Lors de cette cérémonie, l'officiante était une femme prêtresse (*pedanda*). Elle était installée, assise, aidée par un assistant. De nombreuses offrandes étaient déjà alignées devant elle : des feuilles de palmier ciselées, des fruits, des poulets frits, beaucoup de fleurs, tout cela arrangé dans un amoncellement à la fois esthétique et désordonné. Elle les aspergeait d'eau 'bénite' *tirta*, chantait et effectuait des gestes spécifiques de la main, manipulant de l'encens, des fleurs, faisant tinter une cloche cérémonielle au son clair. La foule en tenue cérémonielle attendait. L'activité rituelle déployée par la prêtresse meublait le temps. Lorsque les funérailles comprennent la crémation du corps, c'est la transformation du corps qui structure le temps passé au cimetière, accompagnée par l'activité rituelle du prêtre. Ici, il s'agissait d'un enterrement, ce qui, techniquement, pouvait être effectué bien plus rapidement. Cependant, l'activité rituelle de la prêtresse créait un temps à part, donnait une texture spécifique à ce temps qui s'écoulait pour la défunte et les membres de la communauté locale *banjar*, avec la famille et les amis, rassemblés là tous ensemble. L'encens qui brûlait emplissait l'espace d'un parfum persistant. Le tintement de la cloche cérémonielle, les mantras chantés, les gestes rituels structuraient ce temps. Cela a peut-être duré une heure, peut-être deux. Nous étions là, à attendre, dans une foule de quelques centaines de personnes. Le temps était suspendu au bruit de la clochette cérémonielle, aux incantations, aux chants, aux gestes rituels.

Le corps fut finalement déposé dans la tombe fraîchement creusée. Avec une amie, nous étions debout des deux côtés de la fosse où la mère d'Ina, allongée, un peu pâle, semblant dormir pendant qu'elle était descendue doucement dans la fosse, soutenue par des bandes de tissu. Nous avons échangé un regard avec mon amie. J'ai vu poindre une larme dans le coin de son œil, et j'ai instantanément senti une larme monter dans le coin de mon œil aussi. Nous nous sommes fait un grand sourire accompagné d'un soupir, comme si on se poussait du coude ou se donnait une tape

dans le dos pour se remonter le moral, tout en étant conscientes de la tristesse sous-jacente et partagée. Les larmes sont restées à mi-chemin, recouvertes par les sourires. Des observateurs externes n'y auraient vu aucune tristesse. Nous étions toutes les deux calmes et souriantes, fidèles à l'image des Balinais qui sont réputés pour ne pas être tristes lorsqu'ils perdent une personne proche. Avant de quitter le cimetière, nous avons fait une photo de groupe devant la tombe avec les amis proches. Une photo où nous avons tous fait un beau sourire.

Nous l'avons donc compris : il n'est pas bien vu de pleurer aux funérailles à Bali. Cependant, on n'est pas tenu de rire ou de sourire non plus, ce n'est pas une obligation rituelle. Or, lors de la crémation collective à Guwang, au moment de sortir les os de la terre et de les laver à 5 heures du matin, il y eut une vague de gaité partagée qui m'a parue exagérée, tandis que tout le monde s'empressait fébrilement de toucher quelques os pour les laver un peu. L'injonction générale de garder sa sérénité apparaissait ici poussée plus loin encore, et se transformait en une sorte de gaité partagée un peu frénétique. Il me semble que cette attitude découlait aussi de la difficulté de la situation. Cette charge de gaité supplémentaire a été mise en œuvre, elle permettait de rendre ces moments légers au possible : la sortie de terre et le lavage des os des grands-parents que l'on avait aimés, auxquels certains étaient encore attachés. Sans cela, il aurait probablement été difficile de procéder à la sortie des os dans le calme. Il y a eu là un basculement vers une attitude surjouée qui ressemble à un comportement rituel.

Je constate donc que des moments de basculement vers le rituel par une expression de gaité collective peuvent exister, bien que ce soit le seul cas que j'aie observé.<sup>4</sup> Par ailleurs, lorsque les gens souriaient ou lançaient des blagues, c'était de leur propre initiative, à leur rythme, sans que ce soit directement orchestré par un rituel. Cependant, certaines étapes des rituels funéraires requièrent un niveau important de contrôle des émotions pour être menées à bien, notamment le lavage du corps et le maquillage de la défunte. Ces éléments du rituel soutiennent et renforcent le contrôle des émotions qui est de mise lors des funérailles. Ainsi, il apparaît qu'il y a une continuité entre rituel et non-rituel lors des funérailles balinaises en ce qui concerne la gestion des émotions.

A la suite des funérailles, le lien émotionnel personnalisé n'est généralement pas rompu avec les ancêtres à Bali : lorsque la relation a été bonne, les gens gardent dans leur cœur leurs parents et grand-parents décédés, les honorent de petites offrandes tous les jours à leur autel domestique, leur parlent, effectuent régulièrement des cérémonies plus grandes pour les honorer (Ottino, 2000, Sebestény, 2013 et 2015). Il semble que l'atmosphère de calme qui a lieu au cours des funérailles y

<sup>4</sup> Un exemple décrit par Eiseman (1988) dans la région de Jimbaran montre que de tels comportements peuvent aller plus loin. De tels cas peuvent donc exister, je n'en ai moi-même pas observés.

contribue. Les proches sont très tristes, et dans le même temps, comme cette tristesse est peu exprimée dans l'attitude adoptée, les participants à la cérémonie créent une atmosphère de calme qui, en retour, peut leur donner la sensation que ce qui s'est passé n'est pas tragique ou irréversible. L'entre-aide émotionnelle pratiquée lors des funérailles semble non seulement permettre aux gens de mieux gérer leur deuil, mais aussi contribuer à une impression de continuité de l'existence des personnes décédées. Cette continuité est également soutenue par les procédures rituelles qui ont lieu ultérieurement, impliquant des cérémonies par lesquelles l'âme du défunt est rappelée, invitée à siéger dans l'autel des ancêtres. Par la suite, selon la vision du monde des hindous balinais, l'âme pourra rejoindre la famille en revenant par l'un des enfants qui naîtront dans la famille.

## **Conclusion**

La participation à plus de dix funérailles à Bali entre 2000 et 2011, dont cinq chez des familles que je connaissais bien, m'a permis d'observer une pratique de gestion des émotions qui est présente dans la vie quotidienne, et qui est surtout systématiquement mise en oeuvre lors des moments difficiles, notamment lors des décès et des funérailles.

Il s'agit du maintien d'un calme émotionnel collectif qui est voulu, cadré, travaillé par l'ensemble des personnes présentes. La démarche adoptée est d'atténuer les émotions négatives fortes chez soi et chez les autres, tout d'abord en évitant soi-même d'exprimer des émotions allant dans le sens de la tristesse, et ensuite, si on le peut, en amenant des touches de bonne humeur et d'émotions positives qui contribuent à créer une atmosphère de calme. Les actions produisant ces touches de gaieté sont variables, dépendent de la créativité et de la personnalité des individus. On peut raconter des histoires drôles, chanter, sourire, s'amuser de petits événements anodins, jouer aux cartes pendant les veillées. Cependant, la direction est claire : on doit agir pour aller dans le sens d'une certaine sérénité et gaieté. Dans les rares cas observés où une personne se laissait aller à la tristesse, la rage ou le désespoir, elle pouvait être fermement rappelée à l'ordre par les proches. Il ne s'agissait cependant pas de nier des faits : des pensées tristes ou à contenu négatif pouvaient être exprimées. Elles l'étaient cependant avec le sourire, en veillant à rester calme.

Ce travail a ainsi mis en évidence chez les Balinais une conception spécifique des émotions négatives qui conduit à une pratique largement partagée de contrôle des émotions. Lorsqu'on y regarde de plus près, cette attitude ne nous apparaît plus aussi étrange qu'elle pouvait l'être au départ. Notons que garder le calme, parler d'autre chose, surtout de choses drôles, décalées, est une

attitude face à l'adversité que l'on peut retrouver, au moins de façon sporadique, chez une large portion de l'humanité. La spécificité de la culture balinaise est que cette attitude est largement pratiquée, cultivée, pensée et inscrite dans certaines pratiques rituelles qui la mettent en scène et à l'épreuve. Cette pratique à la fois individuelle et collective conduit à une conscience et à un certain raffinement de la gestion des émotions. Elle contribue à l'atmosphère de sérénité spécifique des funérailles balinaises, permettant aux personnes touchées par le décès à la fois de trouver un certain apaisement et de construire la continuité de leur relation avec le défunt.

## **Bibliographie**

Eiseman, Fred B. (1988). *Sekala and Niskala*, Periplus Editions, Indonesia.

Guermonprez, Jean-François (2001). La religion balinaise dans le miroir de l'hindouisme, *Bulletin de l'Ecole Française d'Etrême-Orient*, 88, pp. 271-293.

Houseman, Michael (2003). Vers un modèle anthropologique de la pratique psychothérapeutique, *Thérapie Familiale*, vol. 24, 2003/3. pp. 289-312.

Mead, Margaret and Bateson, Gregory (1942). *Balinese Character; a Photographic Analysis*. New York Academy of Sciences, New York.

Ottino, A. (2000). *The Universe within : A Balinese village through its ritual practices*. Paris, Karthala.

Picard, M. (1992). *Bali, Tourisme culturel et culture touristique*, L'Harmattan, Paris.

Piette, A. (2013). *L'origine de la croyance*, Paris, Berg.

Pouillon, J. (1993). *Le cru et le su*, Paris, Seuil.

Sebestény, A. (2013). L'offrande domestique à Bali – Un ancrage quotidien dans le monde, in : *Transmettre ? Entre anthropologie et psychanalyse, regards croisés sur des pratiques familiales*, Ed.: F. Hatchuel, L'Harmattan, Paris. pp. 97-128.

Sebestény, A. (2014). Création collective d'une entité immatérielle : la crémation à Bali, in : *La chaîne opératoire funéraire : ethnologie et archéologie de la mort*, Ed.: Valentin F., Rivoal I., Thévenet C. & Sellier P. De Boccard, Paris. pp. 40-41.

Sebestény, A. (2015). *Rituels d'offrandes domestiques en zone urbaine à Bali, (Indonésie)*, thèse en anthropologie soutenue à l'Université Paris Ouest Nanterre, sous la direction de Michael Houseman et Gábor Vargyas.

Wikan, U. (1990). *Managing turbulent hearts : A Balinese Formula for Living*. Chicago, University of Chicago Press.